

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien



HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 20 fr. - 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

LES RUSSES EN PRUSSE ORIENTALE



UN CONVOI D'ARTILLERIE TRAVERSANT UN GUE



UNE COLONNE D'INFANTERIE ALLANT PRENDRE POSITION

Le progrès des Russes en Prusse orientale est le seul mouvement que l'on connaisse d'une manière précise. Les corps d'armée allemands qui, au commencement de décembre, furent rejetés dans cette région, renouvellent leurs efforts pour opérer leur jonction avec les armées opérant sur la Bzoura. Mais une force russe les a devancés, les harasse et les a refoulés sur plusieurs points

La journée

du 17 Janvier (468^e de la guerre)

Nos troupes ont continué à progresser dans les régions de Nieuport et de Lombaertzyde.

La fonderie de Blangy, près d'Arras, dont les Allemands avaient pu s'emparer, a été reprise.

Un incendie, qui a éclaté à l'arsenal de Brest, a pu être maîtrisé après deux heures d'efforts.

La situation militaire

Les Allemands paraissent avoir voulu donner une importance extraordinaire à l'affaire de Soissons. S'il est vrai que le kaiser y assistait, on comprend que le général von Kluck y ait mis le prix et que ses troupes se soient bravement conduites. Les témoins oculaires ont raconté que l'attaque allemande, faite toujours en masses profondes, était d'une puissance irrésistible. Deux corps d'armée au moins ont assailli brusquement les trois brigades que nous avions sur la rive droite, sur un front très étendu et trop près de la rivière. Nous n'avions pu, en effet, atteindre le plateau, malgré le progrès des jours précédents.

Nous ne faisons pas de critique, mais l'événement prouve, une fois de plus, que les offensives au delà d'une rivière large et profonde sont toujours une opération délicate et demandent à être appuyées fortement à droite et à gauche. Si on veut pousser de l'avant et assurer les débouchés, il faut nourrir constamment l'attaque et disposer, par conséquent, de nombreux moyens de passage. En la circonstance, la crue de l'Aisne a été la cause finale de l'échec encore plus que l'assaut allemand. Mais, nous le répétons encore, ce n'est qu'un incident local, qui a coûté des sacrifices peut-être exagérés, et dont les Allemands ne tireront d'autre profit que la continuation du barbare bombardement de Soissons.

La presse allemande exploitera sans doute ce succès sans lendemain, pour entretenir l'illusion en Allemagne et chez les puissances neutres. Mais les critiques militaires ont vite fait de remettre les choses au point. La situation reste celle que j'ai indiquée hier.

En tout cas, les alliés ont le droit absolu de fermer la mer et de s'opposer à tout subterfuge maritime qui, sous un pavillon neutre, apporterait à l'Allemagne un supplément de force.

Général X...

L'échange des prisonniers invalides

Une dépêche du mikado au pape

Rome, 17 janvier. — L'Osservatore Romano publie le texte de la dépêche que le mikado a envoyée au pape en réponse à sa proposition concernant l'échange des prisonniers devenus impropres à faire la guerre.

Le mikado dit :

En nous associant de tout cœur aux sentiments qui animent Votre Sainteté, nous nous empressons de lui faire savoir que notre plus vif désir est également de diminuer le plus possible les maux causés par la guerre.

En même temps, à l'occasion de la nouvelle année, nous tenons à informer Votre Sainteté qu'aucun de nos soldats n'est actuellement détenu comme prisonnier de guerre en pays ennemi, et nous l'assurons que tous les prisonniers ennemis internés au Japon sont traités de la manière la plus bienveillante, afin qu'ils ne se trouvent pas en état de tristesse.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la publication des « Carnets du capitaine Laborde ». La suite paraîtra dans notre numéro de dimanche prochain.

COMMUNIQUE OFFICIELS

du Dimanche 17 Janvier

15 HEURES. — Nous avons continué à progresser dans la région de Nieuport et de Lombaertzyde sur une profondeur de 200 mètres



environ. Notre artillerie a obligé les Allemands à évacuer leurs tranchées de la Grande Dune, détruit le redan qui se trouve au nord de celles-ci et bombarde les ouvrages ennemis sur cette partie du front et au sud de Saint-Georges.

Dans la région d'Ypres, comme dans celle de La Bassée et de Lens, combats d'artillerie.

A Blangy, près d'Arras, action assez vive : les Allemands s'étaient emparés de la fonderie de Blangy; nous la leur avons reprise aussitôt par une énergique contre-attaque et nous nous y sommes maintenus.

Notre artillerie a continué à démolir les tranchées ennemies près de La Boisselle.

Dans le secteur de Soissons, rien à signaler. Entre Vailly et Craonne, l'ennemi a prononcé, sans succès, une attaque près de la sucrerie de Troyon. Une autre attaque contre nos tranchées de Beaulne a été également repoussée.

Dans la région de Perthes-Beauséjour, notre progression a continué, malgré une violente tempête.

Dans l'Argonne, sur les Hauts-de-Meuse, et en Woëvre, rien de nouveau.

Au bois Le Prêtre, près de Pont-à-Mousson, une attaque allemande a été repoussée.

Dans les Vosges, nous avons gagné du terrain à l'ouest d'Orbais; la neige est tombée en abondance toute la journée.

23 HEURES. — Rien à signaler.

De l'Argonne aux Vosges, chutes de neige.



Les télégrammes échangés entre le Président de la République et le roi d'Italie

Le président de la République a adressé, le 14 janvier, la dépêche suivante au roi d'Italie :

Sa Majesté le roi d'Italie, Rome.

J'apprends avec une profonde émotion les ravages et les deuils que les tremblements de terre viennent de causer dans plusieurs régions de l'Italie. Je prie Votre Majesté de recevoir l'expression de ma douloureuse sympathie. La France est tout entière de cœur avec l'Italie en cette cruelle épreuve.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi Victor-Emmanuel a répondu par le télégramme suivant :

Président de la République, Paris.

Très touché du témoignage de sympathie que vous avez bien voulu m'adresser, je tiens à vous exprimer mes vifs remerciements et à vous assurer, monsieur le président, des sentiments de reconnaissance dont mon pays est pénétré pour la part cordiale que la France prend à sa douleur.

VITTORIO-EMMANUELE.

Un télégramme du grand-duc Nicolas à M. Poincaré

M. Poincaré a reçu du grand-duc Nicolas le télégramme suivant :

Monsieur le président de la République.

Le général de La Guiche, chargé par le gouvernement, vient de me communiquer que le gouvernement français m'a fait le grand honneur de me conférer la médaille militaire.

Je vous prie, monsieur le président, de recevoir mes chaleureux remerciements pour la haute distinction militaire qui me lie encore plus avec la glorieuse armée française amie et alliée.

GRAND-DUC NICOLAS.

Un don magnifique

M. Millerand, ministre de la Guerre, a reçu une lettre contenant un don anonyme de quatre millions de francs destinés à l'armée française pour l'acquisition de matériel de guerre de première nécessité.

Un ordre du jour du roi Ferdinand à l'armée roumaine

BUCAREST, 17 janvier. — A l'occasion de la nouvelle année, le roi Ferdinand a adressé l'ordre du jour suivant à l'armée :

Soldats,

Au début de la nouvelle année, ma pensée se dirige avec satisfaction vers l'armée. Voici près de vingt-cinq ans que je travaille avec tout mon cœur pour le développement et l'amélioration de la force armée du pays. En ce quart de siècle, pendant lequel, par un contact quotidien, des liens étroits se sont noués entre moi et l'armée, j'ai pu suivre avec une profonde satisfaction les progrès importants de cette institution, qui ont prouvé par nos efforts et les résultats obtenus que les sacrifices que le pays a consentis pour son armée et l'affection que son premier roi avait pour elle n'ont pas été vains.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, grâce aux concentrations d'une durée plus longue, l'instruction des régiments, de ceux de réserve surtout, a sensiblement progressé. Le pays et moi nous vous contentons avec confiance, mais cela vous impose le devoir sacré de conserver intact le renom que vous avez acquis et de travailler sans cesse avec abnégation pour qu'en toutes circonstances le pays puisse s'appuyer sur vous, qui êtes son puissant bouclier.

Officiers, sous-officiers et soldats, je vous souhaite à tous de longues et heureuses années.

Donné à Bucarest, le 14 janvier 1915.

L'arrestation du cardinal Mercier

Une explication qui n'en est pas une

AMSTERDAM, 17 janvier. — L'Echo belge publie la proclamation suivante, signée de von Bissing, affichée à Bruxelles :

Le gouverneur général déclare officiellement que les affirmations concernant l'arrestation du cardinal Mercier sont dénuées de tout fondement.

L'autorité allemande n'a jamais songé à entraver la liberté du prince de l'Eglise dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques.

La lettre pastorale, cependant, contenait des passages blessants pour l'Allemagne et qui, par conséquent, ne permettaient pas aux autorités de s'en désintéresser.

Par respect pour la sainteté du lieu et pour ne pas heurter les sentiments des fidèles, la lecture de la lettre pastorale dans les églises n'a pas été empêchée par nous.

Le gouverneur général s'est borné à prendre les mesures policières que la situation comportait.

NOS LEADERS

Qu'est-ce qu'un collège d'athlètes?

Un collège d'athlètes c'est, en premier lieu, un endroit d'éducation sportive et d'entraînement pour la jeunesse; c'est, en second lieu, une école normale pour la formation et la préparation d'instructeurs qualifiés; c'est, en troisième lieu, un de ces « sanatoriums pour bien portants » ou tout adulte soucieux d'entretenir ou de consolider sa santé viendra, de temps à autre, faire une cure d'exercices physiques.

Telle quelle, l'institution est complète. Elle répond aux besoins de notre nation et de notre époque. Il faudrait savoir de qui elle tient son nom charmant. Quel est celui qui a trouvé cette appellation toute frissonnante de grâce juvénile et de force virile? Il mérite notre reconnaissance. Une jolie formule, pour un peuple comme le nôtre, c'est beaucoup. L'empreinte française est posée sur celle-ci. Le « collège d'athlètes » sera une chose française comme le gymnase antique fut une chose grecque.

Ce qui importe maintenant, c'est de ne pas laisser s'anémier l'œuvre que cette formule définit. Pour cela il est indispensable de ne pas multiplier les collèges d'athlètes. Nous en avons actuellement quatre: celui de Reims — le premier, le type — dû à la munificence éclairée de M. de Polignac, puis ceux de Rouen, d'Aurillac et de Versailles. Il en faudrait, à mon avis, un sur la Riviera, si possible du côté de Grasse, un autre dans les Landes, enfin un dernier à Alger. Cela ferait sept: le flambeau à sept branches. La géographie se trouverait ainsi satisfaite et les intérêts de la race française sauvegardés.

Quel est, me direz-vous, le principe central, essentiel du collège d'athlètes? Est-ce la méthode qu'on y enseigne? Est-ce l'habitude ardemment préconisée de s'y exercer, la peau nue?... Point du tout. Ce n'est ni cela, ni aucun détail du même genre. C'est la *résidence*. Ce mot nécessite quelques explications. A Reims, par exemple, on sait qu'il commençait à venir du dehors — et cela reprendra dès qu'auront été réparés les dommages causés par le bombardement — des stagiaires enthousiastes pour lesquels le jour de l'arrivée était un jour de liesse et celui du départ un jour d'amertume. C'étaient des externes, hormis quelques-uns, qui eurent le bonheur suprême d'être autorisés à camper dans l'enceinte fleurie. Ils résidaient en ville et se rendaient au collège pour la matinée et l'après-midi. Leur existence a été décrite par Georges Rozet en des pages délicates que publia la *Revue de Paris*. Ce qui se passait à Reims se reproduira ailleurs. Externes ou « internes », ceux qui fréquenteront les collèges d'athlètes y feront connaissance avec une vie nouvelle, inconnue de la génération précédente et dont le charme s'accroît du fait qu'elle procure la satisfaction de justes instincts que la civilisation présente comprime douloureusement.

Vie primitive?... Non pas, car elle est très raffinée. Vie grecque plutôt, c'est-à-dire vie dans laquelle la leçon de gymnastique prise à l'air pur de façon exclusive et loin de toute hâte et de toute trépidation, apporte au cerveau surmené, aux nerfs surexcités le contrepois efficace.

Nous avons cru longtemps qu'on pouvait traiter l'effort musculaire avec la désinvolture courante de celui qui, ayant soif, se fait servir un bock de bière ou, sentant monter une névralgie, la coupe par un cachet d'aspirine. Ainsi faisons-nous, au milieu de nos occupations et de nos tracés, une place minuscule au sport que nous avons choisi. Et, certes, cela est bon. N'auriez-vous qu'une heure par semaine, employez-la de cette façon et vous en tirerez quelque bénéfice. Mais l'exercice physique tient en réserve, pour qui s'y livre en dévot, des satisfactions et des bienfaits imprévus de l'homme inattentif et pressé. C'est alors le renouveau de tout l'être, la joie animale, la paix de l'organisme. Sans doute cette façon-là prend plus de temps que l'autre, mais elle demande surtout une atmosphère préparée, un cadre approprié, des « alentours » propices. Le Collège d'athlètes répond admirablement à ces conditions. Dans le grand espace libre, la discipline de la leçon se fait tout de suite apaisante. Rien de pressé. Les soucis sont comme filtrés à la porte. La détente est complète.

Tous éprouvent ces choses dès le premier contact: les jeunes qui viennent chercher l'épanouissement, les adultes qui préparent leur carrière d'instructeurs, et ceux qui « font la cure » d'Eau de Jouvence, selon une formule très ancienne et si longtemps oubliée...

Pierre de Coubertin

Échos

« Aux Mères douloureuses. »

C'était à la matinée des « Gloires françaises », donnée hier dans le théâtre de Molière. L'orchestre, dissimulé dans les couloirs, venait d'exécuter l'hymne russe que la salle, debout, avait écouté religieusement.

Alors, Mlle Madeleine Roch pénétra sur la scène. Vêtue de longs voiles blancs, un lourd casque de cheveux noirs sur son visage marmoréen, elle récita *Aux Mères douloureuses*, le poème de M. Henry Bataille, dont nous avions donné la primeur, le matin, à nos lecteurs. Sa voix, aux longs sanglots de violoncelle, fut de cuivre à la strophe finale. Et lorsque retentit ce vers superbe en sa simplicité,

Tous nos enfants étaient aussi beaux que Jésus.

frémissements d'enthousiasme, les blessés se levèrent, applaudirent et jetèrent fiévreusement toute leur admiration dans le cri de: « Vive la France! »

Les mères de France doivent être fières de leurs enfants.

18 janvier.

Il sera mort trop tôt — voilà peu de mois — celui qui, simple menuisier, avait, dans la galerie des Glaces, à Versailles, symboliquement présagé, il y a quarante-quatre ans, l'effondrement des Hohenzollern. Chargé, le matin du 18 janvier, de mettre la dernière main à l'estrade sur laquelle devaient se grouper les princes du nouvel empire, ce malin français n'eut-il pas l'idée vengeresse d'aller dans tout le palais délécher — en certains lieux discrets — telles planches évidées que l'on devine! Beaucoup étaient vieilles et moisées. L'ouvrier les disposa sous le tapis d'honneur. Et c'est sur ce parquet habitué à moins de solennité que le roi de Prusse bâtit l'empire allemand.

Le dernier oreiller.

Depuis deux jours, dans une humble demeure du quartier Mémilmontant, une pauvre femme, qui « fait des ménages », possède chez elle la plus précieuse des reliques que puisse vénérer une mère.

Avant-hier, on sonne. C'est un soldat, du même régiment que son fils. Avec précaution, il explique l'objet de sa visite. Le mois dernier, la maman a appris officiellement la mort de son enfant.

— J'étais à côté de lui, dit l'homme. Je l'ai vu tomber. Je l'ai appuyé contre une pierre. Je suis parti. En revenant — blessé moi-même — il était mort. Alors..., excusez madame, j'ai cru bien faire... J'ai pris la pierre. Je l'ai mise dans mon sac, ce n'était pas lourd. Maintenant, je suis en convalescence. Et, cette pierre, la voilà.

Sur le grand caillou plat qu'elle recevait presque à genoux, à l'endroit que colorait en brun une plaque qui avait été du sang, la mère posa doucement ses lèvres.

Le roi des... « aunes ».

Le kaiser, artiste en tout, comme chacun sait, a une prédilection marquée pour la mélodie de Schubert: *Le Roi des Aunes*. La phrase finale, *in seine Armen das kind war tot*, le plonge, paraît-il, chaque fois, dans une étrange rêverie. Ainsi, le roi de Prusse croit équilibrer peut-être en lui l'âme d'un barbare par l'âme d'un rêveur.

Ses compatriotes connaissent cette préférence musicale, mais ceux d'entre eux qui, sachant le français jusque dans ses nuances, commencent à voir clair, ne dédaignent pas le calembour. Sous le manteau, ils commencent à appeler leur Guillaume II: le roi des aunes. Pourquoi? Ne cherchez pas. Simplement parce que tout ce qu'il a entrepris de glorieux depuis bientôt six mois, s'est terminé, comme nous disons chez nous, en aunes... de boudin.

Anthologie.

Tous nos jeunes écrivains actuellement dans les tranchées prennent des notes pour un livre.

Un individu qui, pour la circonstance, s'est intitulé éditeur, a trouvé le moyen de faire parvenir à ces hommes de lettres, témoins de la guerre, une circulaire où il les invite, moyennant un honorable versement, à figurer dans un anthologie 1914-1915, toute consacrée à des « échos vus ». Financièrement, l'affaire serait excellente pour ce compère plein d'à-propos. Elle lui rapporterait vingt fois le prix de l'édition. Nos auteurs soldats ont flairé le coup: ils déclinent tous l'honneur de prendre rang dans cette entologie spéciale.

Les dépenses inutiles.

MONSIEUR. — On va inviter...

MADAME. — Nenni! Nous n'inviterons personne. C'est la guerre! Pas de frais de table. Au diable, les invitations...

MONSIEUR, reprenant sa pensée où il l'avait laissée. — ... les Parisiens à ne pas éclairer leurs fenêtres, leurs devantures de magasin, pour ne pas donner de points de mire aux Zeppelins.

MADAME, concluant son propre raisonnement. — ... Ça sera toujours autant d'économisé.

Lire DEMAIN :

Leader : FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.
La reprise des affaires.

Ayuntamiento de Madrid

« EXCELSIOR » EN BELGIQUE

Elle voulait seulement revoir son fils...

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ADINKERKE, janvier. — Je ne puis détacher mes yeux de cet éclat d'obus. Un officier belge vient de le déposer sur ma table. C'est quelque chose d'informe, de tordu, d'arraché, de déchiqueté, avec des angles tranchants, des aspérités piquantes, des crochets traîtres, les dents d'une scie irrégulière. Cela produit les plus atroces blessures; et c'est pour aboutir à cela que le monde est en progrès depuis tant de siècles.

L'officier qui me l'apporta l'a ramassé tout à l'heure à Furnes. Le lieutenant M... mérite sans contredit le qualificatif de « poilu », qui désormais a cours dans la langue des tranchées. Il est jeune; il exerçait avant la guerre la pacifique profession de notaire dans une ville de la Wallonie. Engagé volontaire dès le début de la guerre, sitôt que sa patrie fut en danger, le voilà aujourd'hui sous-lieutenant. Il a toujours le sourire, indice d'un moral excellent. Il a gagné ses grades à la pointe de sa baïonnette. Un jour, je lui demandai s'il était content de celle en usage dans l'armée belge.

— Oui, répondit-il. Elle est courte... On la retire plus facilement.

Cette réplique suffit à peindre un homme.

Depuis quelque temps, il assure le service de surveillance de la voie en gare de Furnes. Ce n'est pas un poste de tout repos, comme on serait tenté de le croire. Cette gare se trouve située un peu en dehors et à l'est de la ville, passé le confluent des canaux venant de Loo et de Dunkerque et continuant sur Nieupoort. Elle est en ce moment à l'extrême limite de la portée des gros canons allemands établis dans une petite localité au nord de Dixmude, le point de la ligne ennemie le plus rapproché de la petite ville de Furnes. Pour manifester leur présence, et à peu près chaque fois que l'on décharge un train de munitions, ces canons envoient quelques obus sur la gare. Ils atteignent rarement leur but. Ils tombent dans l'eau du canal, ou dans un champ voisin. Ils ont défoncé le toit d'une malterie, endommagé la façade d'un petit éminet. La plupart du temps, ils n'éclatent pas, et ne causent aucun mal appréciable.

Celui dont j'ai un fragment sous les yeux a fait hier plus de besogne. Une demi-douzaine d'autres l'ont accompagné. La majorité de ces projectiles a éclaté. Ils sont tombés sur la petite place, devant la gare; c'est miracle qu'il ne s'en soit pas suivi de plus grands dommages. On compte cependant plusieurs tués.

Aux premières explosions, l'officier de garde est sorti pour s'assurer qu'aucune de ses sentinelles posées le long de la voie n'a été touchée. Comme il s'en revenait de sa tournée, il rencontre un soldat français, traînant la jambe. Cet homme avait

L'HUMOUR ET LA GUERRE



L'affiche de la troupe germano-autro-turque

LA PYRAMIDE HUMAINE
Derniers jours de spectacle

(Numéro, de Turin.)

été singulièrement blessé : un éclat extérieurement à la cheville du pied droit, et trois éclats à la face externe du bras gauche. Il se sentait la main un peu engourdie. L'officier l'aide à retirer sa capote aussitôt, le sang coule. Un fragment pointe hors de la chair du bras : le lieutenant l'entève, nettoie la plaie des morceaux de drap qui s'y sont engagés, et la panse sommairement, sans que l'homme ait donné le moindre signe de souffrance ou même d'émotion. Le pansement terminé, il demande :

— Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

— Aller à l'ambulance...

— Tiens ?... C'est une idée !...

Et toujours aussi flegmatique, comme si rien de particulier ne lui fût arrivé, le blessé s'éloigne en clopinant.

— Ce gaillard-là m'a épaté, me dit le lieutenant.

Comme il regagne son poste, une femme se présente à lui, une mère désireuse de voir son fils, et qui vient de la partie de la Belgique occupée par l'ennemi. A pied, en carriole, elle a gagné la frontière belgo-hollandaise ; elle a franchi le cordon de sentinelles allemandes qui la gardent ; elle est parvenue jusqu'à Flessingue, d'où elle s'est rendue à Folkestone, puis à Calais, puis à Furnes. Combien d'autres sont dans ce cas ! Je n'oublierai pas celle que je vis il y a plusieurs jours, harassée après une dernière marche d'une trentaine de kilomètres qu'il lui fallut faire dans la boue, la pluie et le vent, pour découvrir le cantonnement de son enfant. Elle l'atteignit à la fin de la journée. Elle partagea le repas du soir des soldats, tomba de fatigue sitôt après, et se remit en route pour parcourir en sens inverse le long et pénible trajet. En partant, elle me dit :

— Je n'avais pas reçu de nouvelles de lui depuis trois mois. Je suis heureuse... Je l'ai embrassé... ça me suffit.

Celle qui se présente au lieutenant M... le prie de la renseigner sur le cantonnement du corps auquel appartient son fils. Justement, un officier du même corps arrivait ; le lieutenant M... lui adresse cette femme. L'officier connaît le soldat dont elle indique le nom : il est certainement dans le voisinage. On le fait appeler, sans qu'il réponde ; ses camarades se mettent en quête, mais ne le trouvent nulle part.

Il faut bien se résoudre à supposer le pire. Quelques-unes des victimes frappées par les derniers obus portent au collet de leur tunique le même numéro que ce garçon... Le premier cadavre que l'on découvre est le sien, tout ce qui reste de ce fils que de si loin, à travers tant de difficultés, malgré tant de fatigues, et avec un si ardent espoir, la malheureuse mère est venue retrouver.

— Je l'ai jamais vu un spectacle plus déchirant.

Le regard du lieutenant se fixe tristement dans le vide, au souvenir de cette scène gravée fraîchement dans sa mémoire...

Je ne puis détacher mes yeux de cet état d'obus que l'officier belge vient de déposer sur une table, et qu'il a ramassé tout à l'heure sur la petite place, devant la gare de Furnes.

Henri Malo.

Les cosaques sont de braves gens

— GENÈVE, 16 janvier (De notre correspondant particulier). — Le correspondant en Galicie de la Tribune de Genève a eu l'occasion de s'entretenir avec les habitants de quelques contrées occupées puis évacuées par les Russes dans les Karpathes. Il a affirmé que la population ne peut que se louer de la générosité des sentiments pieux et humains de l'ennemi.

— Eh bien, oui, ils sont humains, ces cosaques, a déclaré un habitant d'Ilimouna. Le jour où quelques centaines de ces cosaques, après avoir passé par notre ville, furent reloués par nos soldats, ils prirent, dans leur fuite précipitée, le temps de panser les blessures de soldats autrichiens étendus sans soins sur la route ; les cosaques, ayant perdu leur camp de concentration et ne pouvant pas se ravitailler, étaient pour ainsi dire épuisés par la faim, mais ils avaient toujours un morceau de sucre, un bout de biscuit à tendre au blessé ennemi.

« J'ai vu arrêter deux cosaques au moment où, après avoir relevé sur la route des blessés pour leur épargner les coups de sabot des chevaux, ils les faisaient boire à leur garde. L'un d'eux tenait la tête d'un blessé sur ses genoux pendant qu'il buvait, c'est alors qu'il fut fait prisonnier.

« A Uszok, les Russes, en se retirant, ont déposé les blessés autrichiens dans des maisons où ils ont laissé du pain, de l'eau (détail très délicat : le cosaque a lavé et rincé la marmite dans laquelle il servait l'eau) et quelques fruits secs. Ailleurs, un cosaque, blessé à la jambe, se penche sur un blessé autrichien qui a le bras arraché et s'efforce d'arrêter l'hémorragie, pendant que le sang coule en abondance de sa jambe blessée. Et, comme pour l'encourager, il lui offre deux pastilles de menthe.

« Plus loin, à Bartfeld, on entend des coups de fouet. C'est un officier cosaque qui fait administrer une dure leçon à son maréchal de logis pour avoir volé chez des particuliers...

DERNIÈRE HEURE

Il est interdit en Alsace de jouer de la clarinette

MILAN, 17 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Une personne qui revient d'Alsace a rapporté cette affiche qui a été apposée dans toutes les communes d'Alsace encore aux mains des Allemands :

« On annonce officiellement que toute personne qui fera usage sur la voie publique d'expressions françaises, comme bonjour, adieu, etc., ou portera des vêtements à la mode française ou sera en possession de lettres écrites en français, ou jouera de la clarinette (sic) sera punie d'une peine d'un an d'emprisonnement. » (Il Secolo, de Milan.)

Le roi d'Italie visite les victimes du dé astre

ROME, 17 janvier (Dépêche Havas). — Le roi a visité l'hôpital de la Croix-Rouge, où sont soignés de nombreux blessés ; il s'est rendu ensuite à l'annexe de l'hôpital militaire ; il s'est particulièrement intéressé aux enfants qui y reçoivent des soins.

La duchesse d'Aoste, de son côté, a fait une visite à l'hôpital de la Croix-Rouge.

Le nouveau ministre austro-hongrois ira visiter le quartier général allemand

MILAN, 17 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Une dépêche de Berlin annonce que le nouveau ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie ira prochainement en Allemagne rendre une visite au grand quartier général allemand. (Il Secolo, de Milan.)

Un neveu d'Hindenburg blessé grièvement en Pologne

MILAN, 17 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — On vient de transporter à Wiesbaden, dans un état alarmant, le lieutenant von Maustein, blessé grièvement en Pologne. Il était le neveu du maréchal von Hindenburg. (Il Secolo, de Milan.)

Echange de télégrammes entre le tsar et le prince de Serbie

NICH, 17 janvier (Dépêche Havas). — A l'occasion du nouvel an orthodoxe, le prince héritier Alexandre de Serbie a adressé ses vœux et ses souhaits au tsar Nicolas et à la famille impériale ; il a exprimé le vœu que la nouvelle année inaugure une ère de longue prospérité pour le monde entier. Le tsar a répondu par ses vœux et ses souhaits, disant notamment :

Je souhaite de tout cœur que l'année 1915 ajoute de nouveaux succès à ceux qui ont ouvert de gloire Votre Altesse et sa brillante armée afin d'établir sur des bases solides un avenir de prospérité et de bonheur pour la Serbie.

Des vœux pour la victoire française

Les volontaires grecs

M. Paul Deschanel a reçu le télégramme suivant : Monsieur Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, Paris.

Trançaises françaises, face à l'ennemi.

Piers de se battre pour le plus beau pays du monde, et conscients de servir l'honneur de la Grèce reconnaissante, en se battant pour la France, les cinq cents volontaires hellènes qui ont l'honneur de combattre depuis quatre mois dans les rangs de l'armée française vous prient d'agréer leurs vœux les plus respectueusement dévoués pour l'année qui commence et qui sera une année de victoire et de triomphe pour notre France éternelle.

Sous-lieutenant VALSAMACI, du 1^{er} étranger, chef des volontaires hellènes.

Sympathies brésiliennes

Le sénateur Azeredo, l'un des chefs de la majorité gouvernementale dans les Chambres brésiliennes, vient d'adresser, à l'occasion d'un envoi de souscriptions venues du Brésil, le télégramme suivant à M. Hanotaux, président du Comité France-Amérique :

Hanotaux, président France-Amérique, Rio-de-Janeiro. Vœux pour la victoire française.

SÉNATEUR AZEREDO.

Une cérémonie à Saint-Etienne en l'honneur de Garibaldi

SAINT-ETIENNE, 17 janvier (Dépêche Havas). — Malgré la neige qui tombait abondamment, une foule nombreuse d'officiers, de soldats, d'italiens et de Stéphanois se pressait ce matin à 11 heures, après du mouvement élevé aux combattants de 1870-1871, où la colonne italienne avait organisé une cérémonie en l'honneur de Bruno et de Constantin Garibaldi, morts pour la France.

M. Lallemand, préfet de la Loire, et M. Jean Meyret, maire de Saint-Etienne, étaient présents, ainsi que plusieurs notabilités.

Dans une chaleureuse allocution, M. Reinert, président de la colonne italienne, a célébré l'union des deux peuples italiens, exalté le mémoire de Garibaldi et de ses petits-fils Bruno et Constantin et exprimé l'espérance de voir le triomphe de la civilisation sur la barbarie.

M. le préfet Lallemand a rappelé ensuite la communauté des aspirations de la France et de l'Italie, le but commun vers lequel elles marchent ; il a également manifesté l'espérance de leur triomphe final et du secours à la mère-patrie des provinces perdues.

De nombreux applaudissements ont accueilli ces allocutions.

Une couronne de palmes d'or a été ensuite déposée sur le monument.

L'attaque d'un consulat italien en Autriche

ROME, 17 janvier (Dépêche de l'Information). — Le Giornale d'Italia dit que la population de Villach (Autriche) a attaqué à coups de pierres le consulat italien.

La retraite du comte Berchtold et la presse allemande

AMSTERDAM, 17 janvier. — La presse allemande commente longuement la retraite du comte Berchtold et la nomination du baron Burian. Une note officielle de l'agence Wolff attribue la retraite du comte Berchtold à des motifs d'ordre privé et déclare que cet événement ne sera une surprise que pour les non initiés.

Les gazettes allemandes, dans leur ensemble, ne cachent pas leur étonnement et recherchent les causes de cette démission subite.

La Gazette de Cologne, dans un télégramme daté de Vienne, admet qu'il a fallu des griefs sérieux pour que le comte Berchtold abandonnât son poste en de telles circonstances. Son départ peut s'expliquer par la faveur de plus en plus grande dont le comte Tisza jouit auprès de l'empereur et par le rôle que le président du conseil hongrois s'est attribué dans la direction des affaires extérieures de l'empire. Le discours prononcé par le comte Tisza le 1^{er} janvier, lors de la réception du parti du travail hongrois, est caractéristique.

Pour la Gazette de Francfort, le comte Berchtold se retire après l'échec de ses tentatives pour consolider l'alliance italienne, qui fut l'idée directrice de sa politique avec le marquis di San Giuliano.

D'après le Berliner Tageblatt, la démission du comte Berchtold fut remise le 11 janvier, après une audience qui dura une heure et demie. Le correspondant viennois de ce journal laisse entendre qu'il faudra avant peu en arriver à des négociations pour la paix et que le comte Berchtold, avec ses manières cavalières, n'était plus l'homme d'une situation qui réclamait un caractère bien trempé et une grande force de travail.

En ce qui concerne le baron Burian, les journaux rapportent qu'il fut désigné à l'empereur par le comte d'Arcoval trois jours avant sa mort et conjecturent qu'il suivra les directions du comte Tisza, dont il est l'ami intime. La Gazette de Francfort lui reproche même d'être trop hongrois.

Les prisonniers alsaciens-lorrains

TOULON, 17 janvier (Dépêche Havas). — Les prisonniers de guerre alsaciens-lorrains qui étaient en traitement à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier depuis les premiers combats, et qui sont complètement guéris, viennent d'être évacués sur Toulon et envoyés au dépôt de Saint-Rambert, par Montbéliard (Loire).

Ils sont originaires de Mertzweiler, Hatten, Zutzendorf, etc. Ils appartenaient à des régiments d'infanterie prussienne et bavaroise. Ils vont être mis à même d'approfondir leur connaissance de la langue française et de devenir des nationaux français.

L'anniversaire de Buzenval

Les municipalités de Garches et de Vauvresson ont célébré hier l'anniversaire de la bataille de Buzenval. Le cortège s'est réuni à la mairie de Garches pour se rendre au monument élevé sur les lieux du combat et, de là, au cimetière où reposent les restes de ceux qui sont tombés en 1871 pour la défense de la patrie.

Des discours ont été prononcés par les maires, par M. Fontaine, conseiller municipal ; par M. Mignères, président de la garde civique, et par M. Guillaume, conseiller d'arrondissement, qui a terminé la série des discours en proposant d'adresser un télégramme de félicitations et de confiance au généralissime Joffre.

Cette proposition a été approuvée à l'unanimité et les municipalités ont télégraphié immédiatement au généralissime l'expression de leur respectueux hommage et aux officiers et soldats sous ses ordres leur admiration et l'expression de leur inaltérable confiance dans les destinées de la France.

La Presse française et étrangère

Le procédé allemand

Le Temps écrit sous ce titre, en commentant le cas du cardinal Mercier :

Toutes les explications que l'on pourra donner ne changeront rien au fait, et les catholiques du monde entier, sauf peut-être momentanément encore ceux d'Allemagne, savent maintenant, à n'en pas douter, que la millarisme prussien, qui prétend faire la guerre avec l'aide de Dieu, n'hésite pas plus à offenser « les droits de l'Eglise » et à persécuter le primat d'un pays catholique qu'à massacrer et à torturer de paisibles populations. Menacer et terroriser d'abord; puis, quand la menace et le terrorisme produisent des effets opposés à ceux qu'on attendait, nier en bloc la faute commise et s'imaginer qu'on va la réparer par les menaces les plus grossières et les plus humiliantes. Toute la politique allemande est là depuis des années.

Le nouveau secrétaire d'Etat des finances en Allemagne

On annonce la nomination, comme secrétaire d'Etat des Finances en Allemagne, du docteur Helfferich, qui succède à ce poste à M. Kuehn, démissionnaire pour raisons de santé. Le Journal des Débats donne sur le nouveau secrétaire d'Etat les renseignements suivants :

M. Helfferich est l'un des directeurs de la plus importante des Sociétés de crédit de l'Allemagne : la Deutsche Bank, banque d'affaires qui a fondé beaucoup d'entreprises industrielles et financières en Allemagne et à l'étranger ou coopéré à l'extension de beaucoup d'autres. Cette banque, par la nature de ses opérations, surtout en raison de celles qu'elle a conduites dans un grand nombre de pays étrangers, paraît bien avoir toujours été en relations étroites avec le gouvernement allemand dont l'action dominatrice n'a pas manqué de s'exercer sur ses éléments d'expansion mondiale.

M. Helfferich a écrit des ouvrages remplis de statistiques sur l'évaluation industrielle et financière de l'Allemagne, où il expose, non sans exagération, l'accroissement des richesses et de la puissance productive de son pays. Mais précisément, en raison de cette expansion « kolossale », l'Allemagne se trouvait être très vulnérable, au point de vue financier, en cas d'une guerre comme celle qu'elle a déclenchée. M. Helfferich, pas plus que M. Kuehn, ne pourra réparer les fautes commises.

Honneur aux braves

Dans la Liberté, le lieutenant-colonel Roussot rend en ces termes hommage à la valeur des troupes françaises qui ont pris part au combat de Grouy, contre des ennemis trois fois supérieurs en nombre :

Le courage déployé par ces braves gens dépasse les plus beaux exemples. Fantassins, aviateurs, canonniers, luttant pendant quatre jours contre des forces disproportionnées, ont montré une constance, une vigueur, une opiniâtreté qui pas un instant n'ont fléchi. Derrière eux, les flots mugissants de l'Aisne débordée emportaient un à un les ponts qui les reliaient à leurs réserves ou à leurs approvisionnements.

N'importe. Ils tenaient toujours, se cramponnant aux pentes balayées par l'artillerie ennemie, multipliant les contre-attaques et les assauts. Ils ont pris jusqu'à onze fois l'éperon 132 ! N'ayant plus de cartouches, ils fondaient à la baïonnette, comme des héros, comme des lions ! Ils mouraient de faim et de fatigue, mais ils ne lâchaient pas, sachant cependant que derrière eux les lignes de retraite se rétrécissaient d'heure en heure, et que peut-être, si les masses ennemies grossissaient encore, ils seraient tous écorchés.

L'Autriche vassale de l'Allemagne

M. Jules Delafosse, député du Calvados, écrit dans l'Express de l'Ouest :

La mort de l'archiduc Ferdinand a servi de prétexte à l'intrigue allemande pour déclencher le fléau dont se meurt l'empire austro-hongrois. On entend dire, cependant, que ses peuples, si durement éprouvés, commencent à murmurer contre l'effroyable destinée qui leur est faite. Mais ce ne sont que des murmures, ce ne sont pas des actes. Il était possible à l'Autriche, au lendemain de notre victoire de la Marne, après les dernières victoires russes en Galicie, alors que l'entreprise apparaissait nettement compromise et la partie perdue, de faire une compagnie à l'Allemagne et de traiter séparément avec les alliés. Elle n'aurait fait ainsi que rendre à la Prusse une partie des maux qui lui sont venus d'elle. Il est probablement trop tard !

Instituteurs prussiens en France

Dans certaines régions occupées par eux, les Allemands ont, paraît-il, installé des instituteurs prussiens en remplacement des maîtres français émigrés. M. Anbaud écrit à ce propos dans la Petite Gironde :

Il faut voir là, en même temps qu'une manifestation de l'orgueil, ou plutôt de l'outrecuidance allemande, une manœuvre de nos ennemis destinée à montrer que les territoires provisoirement occupés par leurs troupes sont pour eux définitivement conquis. Ils comptent ainsi produire sur nous un effet moral. L'impression de force réelle et assurée qu'ils estiment résulter de leur geste

doit être, croient-ils, un des moyens de nous enlever l'espérance et d'affaiblir nos résolutions.

Mais nous ne sommes et ne serons point dupes. L'Allemagne, qui déjà manquait d'instituteurs avant la guerre, en a vu partir beaucoup pour les armées. Ce n'est donc point le moment où il lui serait possible de distraire de ceux qui restent un contingent destiné aux écoles du nord et de l'est de la France. Elle n'agit ainsi qu'en vue de nous intimider. Répétons-le : l'entreprise définitive qu'elle entend nous signifier par cette manœuvre grossière ne saurait nous émouvoir. Non seulement les maîtres français retrouveront leur chaire dans les Vosges et les Ardennes, mais le jour approche où ils enseigneront aussi dans toute l'Alsace reconquise.

La bonne humeur du soldat français

Mieux que tout commentaire, cet extrait du Petit Journal, journal des tranchées de Verdun, donnera une idée de l'excellent état d'esprit de nos soldats :

Communiqués officiels

On nous annonce que les fils de fer barbelés ont été, aux Roches, toujours pleins de kullur, font venir à grand frais de la forêt de Woëvre, des trains entiers de fûts d'araignées. Ils remplissent les « pannes » pleines des engins devant leurs tranchées pour embarrasser nos « pollus ».

(De notre correspondant spécial de Berlin) :

De source autorisée, nous apprenons que le grand état-major boche, justement étonné des dégâts insignifiants causés par les « marmites », a fait arrêter les principaux directeurs des usines Krupp. On leur reproche d'avoir un trop grand nombre d'obus de confiance.

Les Boches, effrayés des progrès faits par les alliés, veulent actuellement jouer leur dernier atout. A cet effet, ils ont l'intention de lancer contre nos courageux pollus quelques régiments de poux dont l'instruction vient d'être achevée. Nous sommes prêts à repousser victorieusement toute attaque de la part de ces nouvelles « hordes ».

(Communiqué de l'état-major des Pollus.)

L'expédition turque contre l'Egypte

Du Daily Chronicle :

On comprendrait que la Turquie essayât d'envahir l'Egypte par la péninsule du Sinaï et le canal de Suez si l'entreprise présentait quelque chance de succès. Mais, pour atteindre le canal de Suez, une armée turque doit traverser un désert où l'eau ne se trouve qu'en un ou deux endroits, et, par suite, elle est obligée d'emporter ses provisions d'eau. Arrivée à portée de canon du canal, l'armée d'invasion se trouverait en face de cuirassés anglais parcourant à leur aise tout le canal et arrosant la plaine désertique de leurs puissants obus. Comment espérer un succès dans ces conditions ? Il paraîtrait cependant que les Turcs, poussés par leurs maîtres allemands, persistent dans cette résolution folle. Pendant ce temps, une troupe anglaise, remontant le Tigre, accomplit tranquillement sa marche vers la célèbre ville de Bagdad.

La version allemande d'après le "Times"

Les recrues anglaises

Bien que la presse allemande parle maintenant de l'armée britannique avec beaucoup plus de respect qu'auparavant, nombre de journaux continuent néanmoins à se moquer des discussions soulevées par le problème du recrutement.

Les millions d'hommes demandés par Kitchener, disent les Hamburger Nachrichten, et dont il a parlé d'avance, ne viendront pas. L'insuffisance du recrutement anglais n'est plus un secret pour personne. Mais quel est le remède ? Ils ne mentionnent toujours que la conscription universelle, la présentant même sous forme de menace. C'est étrange. Le devoir le plus élevé et le plus noble d'un homme fort appartenant à une race vigoureuse, d'un citoyen d'un Etat robuste qui ne renonce jamais à la force et à l'indépendance, le devoir de défendre la patrie avec tous les autres concitoyens capables de porter les armes, ce devoir, disons-nous, est imposé par nature par les Anglais !

Manque de couvertures

Un ordre militaire donné pour Berlin et le Brandebourg interdit la vente de tous les stocks existants de couvertures en laine, en mi-laine ou en coton. On ne peut exécuter des ordres que pour l'armée et la marine. Toutes les fabriques et tous les magasins doivent soumettre à l'autorité militaire des listes complètes de leurs stocks de couvertures. En attendant, on ne peut retirer des magasins aucun article de ce genre.

Cheminots bavards

Le personnel des chemins de fer de l'Etat prussien a reçu la circulaire suivante :

Les journaux ont déjà fait ressortir les fâcheuses conséquences pouvant résulter de conversations faites à la légère sur les événements du théâtre de la guerre. Sur les intentions éventuelles des chefs militaires, sur le mouvement des troupes, etc. Cet avertissement n'est pas toujours écouté. Des conversations sont constamment tenues, donnant à l'oreille d'étrangers l'occasion tant désirée de recueillir des nouvelles intéressantes l'ennemi. Que chacun de nous ait présent à l'esprit le fait que les vies de nos pères, de nos frères et de nos fils sont en jeu, et qu'un naturel communicatif aussi frivole peut mener des héraldiques de nos braves guerriers.

La Guerre anecdotique

Leurs infamies

Du Gaulois :

En matière d'espionnage ou de fourberie, l'imaginaire allemande dépasse tout ce qui se peut concevoir. On en jugera par l'anecdote suivante, que rapporte un brancardier :

« De service à R... et à B..., je me trouvais avec des camarades infirmiers qui me dirent ceci :

« Nous allons vous donner un blessé qui n'est pas banal ; il revient d'une tranchée boche, où il est resté trois jours sous la pluie, sans boire ni manger. Ce matin, les Allemands ont tiré un coup de fusil en l'air pour attirer notre attention et sont sortis de la tranchée, emportant jusqu'à nos lignes le blessé en question. Il est tellement exténué qu'il ne parle plus.

« J'ai amené mon blessé jusqu'à l'ambulance, où il est mort ce matin. Or, un infirmier le fouillait pour chercher ses papiers et vit une ficelle qui pendait de sa poche. Il la tira légèrement, elle résista ; il met la main dans la poche et il y trouve... une grenade explosive.

« Une traction un peu plus forte l'eût fait éclater, blessant ainsi ou tuant tous ceux qui étaient dans la salle. »

Les Allemands avaient donc imaginé d'utiliser la mort même de leur camarade blessé pour tuer ceux des infirmiers français qui lui donneraient les derniers soins ou lui rendraient les derniers devoirs. C'est une jolie infamie. Mais est-il une monstruosité que les Allemands ne puissent commettre ?

Une tache

Le Petit Journal :

Je vais te conter, sans doute maladroitement, une petite anecdote, dont le héros est un de mes secrétaires : L'autre jour, ça tapait un peu dur. Un obus est venu éclater devant les fenêtres de la pièce où nous travaillions (nous sommes quatre), résultat : le papier qui remplace les vitres, crevé ; deux chevaux tués dans la rue, et nous quatre les fers en l'air. Je me relève furieux : mes secrétaires, plus jeunes, étaient déjà debout. Au moment où pour dire quelque chose j'allais les sautouler pour être tonnés, oubliant que moi-même j'avais fait la cabriolette ; l'un d'eux, qui j'ai dit un « état » compliqué, joint les talons, salue et me dit : « Pardon, mon lieutenant, j'ai fait une tache. »

Ce brave garçon n'avait en qu'une pensée en se relevant : son devoir, un état à faire vite et bien. Voilà ce que sont nos ronds de cuir. Juge un peu des autres !

Lier, messe de minuit échantée par nos hommes, dans la petite église trouée d'obus, il n'y a rien qui puisse te donner une idée de ce que c'était beau. Cette petite chapelle était grande comme Notre-Dame. C'est là qu'on pouvait voir qu'il n'y a que des Français : pleurs ou abîmes, houzards et fantassins priaient. Qui ? Cela les regarde, mais tous demandaient à ce qui est au-dessus de nous, et qui tout le monde sent : Dieu, Providence, Mahomet ou Bouddah, non pas de tes protéger, notre carcasse ne compte plus, mais de donner la victoire et de nous rendre nos provinces reconquises.

" Notre Joffre " arrêté comme espion

Au moment où l'on célèbre l'anniversaire du généralissime, rappelons cette amusante mésaventure qui lui arriva jadis et que racontait naguère l'Illustration. Un jour que le capitaine Joffre, revenu à son cher Roussillon natal, avait ramené la vallée du Tech jusqu'à la pittoresque petite cité de Prals-de-Mollo et examiné, avec l'intérêt du sapeur, le fortin construit par Vauban, le gardien de batterie arrêta comme suspect d'espionnage ce civil trop attentif. Joffre se laissa donc emmener au poste ; mais où, interrogé sur son identité — n'était-il pas Allemand ? — il ouvrit son manteau et déclara en un catalan trop transparent pour qu'il soit nécessaire de traduire : « Soud un Allemand de Rive-saïtes, que ten tres galons sobre la matolette ».

Le litre débouché

Qui définira jamais l'état d'esprit du zouave qui fut le héros de l'aventure suivante ?

Les clairons venaient de sonner la charge. Une compagnie de zouaves, la balonnette bien assurée, bondit hors des tranchées et s'élança en avant.

De l'autre côté, fusillade, mitraille, marmottes, sirap-nells brant au milieu du rage. La zone à franchir est longue. Le capitaine, qui voit ses hommes tomber, donne un ordre bref :

« A terre... Couchez-vous... A plat ventre... Mais couchez-vous donc, sautebleu !

Les zouaves sautebleu et, comme à regret, s'allongent sur le sol.

Sauf, un grand labe de zouave reste debout au milieu de l'enter de projectiles.

« Couchez-vous donc, animal ! Vous voulez vous faire tuer ?

« Mon capitaine, j'ai pas... »

Les balles sifflaient. Les obus éclataient de tous côtés. Le capitaine se fâche. Rien n'y fait : le zouave demeure debout.

« J'ai pas, j'ai un litre de vin dans ma poche et y a pas d'obus !

L'histoire ne dit pas si le zouave s'est fait tuer plutôt que de renverser son vin, mais je parierais qu'il s'en est tiré sain et sauf.

La messe sur le front



A quelques mètres des tranchées, et pendant une accalmie, nos soldats assistent à l'office religieux. Devant l'autel, établi hâtivement à l'aide de quelques planches, un prêtre dit la messe, que tous écoutent avec recueillement. (Phot. Bassot).

Frères de Soissons : Un château occupé par nos troupes

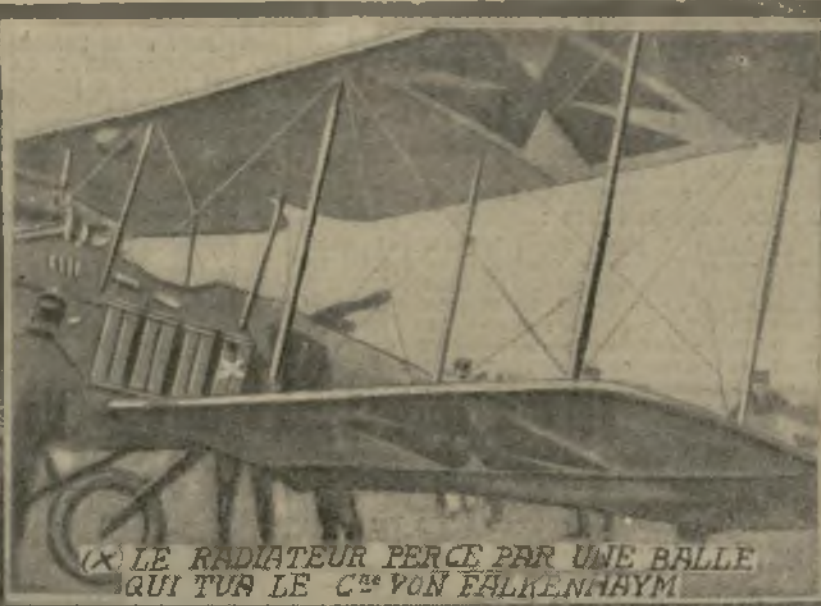


Le fléchissement de nos troupes au nord-est de Soissons est aujourd'hui entièrement enrayé. Il apparaît de plus en plus que si les renforts avaient pu être envoyés à temps sur le plateau de Vregny, sans risque de trouver derrière eux les ponts impraticables, les événements eussent tourné différemment. Voici, dans un château, près de Soissons, une colonne d'infanterie au repos et prête à riposter en cas d'attaque.

LE FILS DU GÉNÉRAL FALKENHAYN TUÉ EN AVION



L'APPAREIL VU DE CÔTÉ

(X) LE RADIATEUR PERCÉ PAR UNE BALLE
QUI TUA LE C^{te} VON FALKENHAYNLE CORPS DU CAP^{te} VON FALKENHAYN, APRÈS LA CHÛTE DE L'APPAREIL

Le capitaine Falkenhayn, fils du ch.f d'état-major allemand, vient d'être tué, près de Lille, dans l'aéroplane qu'il montait et qui fut abattu par un avion français, piloté par l'aviateur Gilbert, ayant à son bord un officier observateur. Le capitaine Falkenhayn reçut une balle au cœur et le pilote allemand, bien que blessé, put maintenir la direction de son appareil et alla atterrir dans les lignes françaises.

Les raisons de la démission du comte Berchtold

GENÈVE, 16 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — A propos de la démission du comte Berchtold, un correspondant donne à la Tribune de Genève des détails sur ce qui s'est passé à la Ballplatz. Voici sa lettre :

Le comte Berchtold héritier François-Ferdinand avait formé le dessein belliqueux d'attaquer la Serbie. Le comte Berchtold s'était opposé de toutes ses forces à l'accomplissement de ce projet. Le 26 janvier 1913, le comte Berchtold fut reçu en audience par l'archiduc héritier qui lui soumit un pacte à signer. Ce pacte comportait un accord entre l'Autriche et la Bavière, conformément à une autorisation supérieure, en vertu de laquelle celle-ci s'engageait à fournir à la monarchie corps de réserve. Dans le même temps, on préparait un corps de réserve. Dans le même temps, on préparait un ultimatum destiné à être envoyé à la Serbie à la fin du mois de mars. Le comte Berchtold refusa de prendre une part active à ces entreprises.

Survint l'archiduc Eugène qui conseilla à l'archiduc héritier de cesser toutes relations avec le chancelier.

Peu de temps après, le comte Berchtold prononça un discours devant les délégations autrichiennes et hongroises. Il leur exprima son amour pour la France et trahit son désir d'éviter une catastrophe menaçant la paix mondiale. L'empereur l'appela auprès de lui et eut un entretien qui dura exactement trente minutes. Après un court échange de mots, le chancelier présenta sa démission que l'empereur refusa d'accepter. Il lui témoigna toute sa confiance et se rangea à sa proposition d'envoyer une lettre autographe à l'empereur de Russie en l'assurant de ses sentiments pacifiques.

Les choses en étaient là lorsqu'au mois de juin, de nouvelles divergences se manifestèrent entre l'archiduc héritier et le chancelier. Finalement, l'archiduc héritier eut une entrevue avec le comte Tisza, chef du ministère hongrois, qui lui conseilla d'« entamer » la Serbie.

Sur sa demande, le comte Berchtold fut de nouveau reçu par l'empereur qui, conformément aux vœux du tsar, aurait été prêt à accepter cette fois-ci la démission du chancelier pour l'envoyer à l'ambassade de Pétersbourg.

La presse parla alors beaucoup du comte Tisza pour ce poste, candidature que patronnait l'archiduc héritier lui-même. L'arrivée du comte Tisza au pouvoir, c'était la guerre avec la Serbie. Aussitôt, dans les milieux politiques austro-hongrois, on se savait exactement à quel s'en tenir à ce sujet, on remarqua une extrême agitation. Des entrevues eurent lieu. Des discussions féverales s'engagèrent. En définitive, le comte Berchtold ne quitta pas la Ballplatz.

Notre confrère estime que le comte Berchtold a été contraint cette fois de se retirer à cause d'un nouveau plan d'invasion en Serbie en raison duquel on a demandé à la Bavière d'envoyer les deux corps d'armée prévus dans le pacte.

Les combats sur la Vistule

PÉTROGRAD, 17 janvier (Communiqué du grand état-major russe). — Un calme relatif a régné, pendant la nuit du 15 janvier et la journée qui a suivi, sur tous les fronts de nos troupes; on n'a entendu la fusillade et la canonnade que sur la rive gauche de la Vistule, principalement sur le front de Sochaczef et de Bolimof.

Sur ce même front, les Allemands ont continué sans succès leurs tentatives pour reprendre l'offensive.

On constate que, sur certains points, les Allemands se servent du drapeau blanc pour s'approcher sans risques de nos positions.

La région au nord de Rawa a été bombardée par de l'artillerie lourde.

Les Autrichiens ont également canonné notre front du Dounaïetz avec de l'artillerie lourde de très gros calibre.

La gare et la ville de Tarnow ont essayé leur feu le 14 janvier, sans que l'ennemi en obtint des résultats décisifs.

(Le front de Sochaczef, sur la Bzura, et de Bolimof, sur la Rawa, s'étend dans la direction nord-sud, à plus de 50 kilomètres à l'ouest de Varsovie.)

Dans le Caucase

PÉTROGRAD, 17 janvier (Communiqué du grand état-major russe). — Nos troupes poursuivent avec succès leur offensive dans la région de Karagoun; elles firent, le 15 janvier, plus de mille prisonniers et prirent beaucoup d'armes.

Sur les autres fronts, il n'y a que des actions de détail.

Les officiers turcs battus se suicident

PÉTROGRAD, 17 janvier (Dépêche de l'Information). — La Gazette de la Bourse annonce que les Russes ont remporté un autre succès contre les Turcs, dans le district d'Alui.

Les Turcs combattirent courageusement. De nombreux officiers et soldats se suicidèrent plutôt que de se rendre.

La matinée des gloires françaises

La salle de la Comédie-Française était, hier, bondée de blessés militaires. La plupart des personnes qui avaient loué des places pour la *matinée des gloires françaises* — au profit de l'œuvre *Pour le front* — les avaient cédées aux hôpitaux; aussi, fauteuils et loges du théâtre de Molière étaient-ils presque tous occupés par des soldats convalescents.

douloureux, M. Delmas et Mlle Chénal, furent joués le quatrième acte de *Marion de Lorme* (avec MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Rerr, Delaunay, Mme Bartet), et le *Médecin malgré lui*, où prévalurent la verve fine et la mimique bouffée de MM. de Féraudy et Skiblot. Pendant les entr'actes, les couloirs étaient étrangement animés. Tous ces soldats qui venaient de quitter



Hier après midi fut donné, à la Comédie-Française, une matinée de gala au profit de l'œuvre « Pour le front » que préside Mme la comtesse Joachim Murat. Un grand nombre de blessés militaires assistaient à cette représentation où le patriotisme et la charité s'unirent pour venir en aide aux vaillants qui sont sur la ligne de feu.

La représentation se déroula au milieu de l'attention grave et émue de ses vaillants auditeurs qui — des uns faisant le salut militaire, les autres la tête baissée et l'âme comme perdue au souvenir d'heures de gloire et de bataille — écoutèrent, debout, les hymnes des nations alliées et la *Marsillaise*, que récita, avec pathétique, Mme Segond-Waber. Après qu'on eût entendu M. Albert Lambert, Mlle Madeleine Ruch, superbe dans l'interprétation du poème de Henry Batallie, *Aux mères*

leur fil d'hospital, et dont plusieurs étaient mutilés, étaient gais, d'une gaieté point bruyante mais franche et cordiale. Vétérans hâlés des Invalides, officiers et soldats fraternisaient, se serraient la main, et un grand vif de Sénégalais demandait à toutes les artistes de la Comédie qui leur distribuaient des bouquets de violettes, des fleurs pour camarades pouvoir pas sortir...

LA RÉGLEMENTATION DE L'ÉCLAIRAGE PRIVÉ

Le préfet de police vient de prendre à la date de ce jour l'arrêté suivant :

Considérant qu'il ne servirait à rien de maintenir la réduction de l'éclairage public pratiquée depuis plusieurs semaines, en cas des dispositions de défense prises par l'autorité militaire à l'égard de toutes tentatives d'invasions des aéroplanes ennemis au-dessus de Paris ou des communes de la banlieue parisienne, et l'éclairage privé persistait à mettre en lumière des rues ou des routes laissent dans l'ombre, arrête :

ARTICLE PREMIER. — A dater de l'affichage et de la publication du présent arrêté, les mesures de précaution d'après seront appliquées jusqu'à nouvel avis, à Paris et dans les communes du département de la Seine : dès la chute du jour jusqu'au matin, dans les appartements éclairés, les doubles rideaux seront tirés ou les persiennes seront fermées sur la façade et sur la cour. A leur défaut, la clarté de l'appartement sera voilée pour l'extérieur par toutes dispositions efficaces. L'éclairage des établissements publics ou privés, des usines, des magasins, et en général de tous les bâtiments qui projettent une vive clarté au dehors, par des fenêtres, devantures ou balcons vitrés sur façade ou sur cour, sera réduit au strict nécessaire et voilé également dans toute la mesure du possible.

L'éclairage extérieur des terrasses et des halages sera supprimé.

Il est indispensable, dans un intérêt de sécurité, de conserver une partie de cet éclairage. Il sera prévu par autorisation spéciale.

ART. 2. — Le secrétaire général, le directeur de la police municipale, le directeur de la police judiciaire, ainsi que les fonctionnaires et agents placés sous leurs ordres, le colonel commandant la légion de la garde républicaine et le colonel commandant la gendarmerie de la Seine sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Les dons des colons français de l'île Maurice pour nos soldats

Un touchant exemple de solidarité et d'intérêt pour les soldats français et leurs familles est donné depuis le début des hostilités par les notabilités de la colonie française de l'île Maurice.

A la suite de l'appel du vice-consul de France à Port-Louis, des comités ont été constitués, dont l'activité bienfaisante n'a pas cessé de se manifester.

De tous les districts de l'île, les dons ont afflué. Des envois de sucre pour les troupes, de laines, de vêtements ont été successivement effectués. Les enfants des mobilisés n'ont pas été oubliés.

Grâce à la générosité de la colonie et des habitants de l'île Maurice, plus de 2.000 personnes ont pu être habillées.

Un incendie à l'arsenal de Brest

Le ministère de la Marine nous communique la note suivante :

Un incendie a éclaté la nuit dernière dans l'arsenal de Brest.

Le feu a pris dans les bureaux des travaux hydrauliques sur la rive droite de la Penfeld et a gagné une salle de dessin des constructions navales.

Grâce à la promptitude des secours et en dépit d'un vent violent qui activait le feu, l'incendie a été maîtrisé après deux heures d'efforts.

Les pertes ne sont pas très importantes et il n'y a eu aucun accident de personne.

L'Emprunt de la Ville de Paris

C'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, au moyen de *Bons Municipaux* que la Ville de Paris fait, en ce moment, appel au crédit public.

Cette émission rendra à la trésorerie de notre capitale toute la souplesse désirable, souplesse qui n'a pu être momentanément maintenue par suite des charges exceptionnelles découlant, en particulier, de l'aide accordée aux chômeurs, aux indigents, etc., au moment même où se produisaient, dans les recettes ordinaires du budget municipal, un fléchissement qui n'est que la conséquence logique de l'état de guerre actuel.

L'opération en cours révèle donc un caractère tout particulier, et les Bons, émis au pair, sont d'autant plus intéressants qu'ils peuvent être considérés sous le double point de vue de placement temporaire et de placement définitif. En effet, ils sont remboursables à un an de date, avec un intérêt de 5.50 0/0 net de toutes charges et de tous impôts, et ils donnent en outre, à leurs détenteurs, le droit de souscrire par privilège aux Emprunts de la Ville qui seront émis avant leur remboursement.

Vu la diversité de leurs coupures, puisqu'ils sont créés en titres de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs, 10.000 francs, 100.000 francs, et 1 million de francs de capital, ils sont accessibles à tous, et il est à peine besoin de rappeler qu'ils constituent un placement de tout premier ordre, la Ville de Paris ayant toujours su maintenir haut et ferme son crédit, et cela en dépit de tous les événements.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

Les étrennes des enfants américains



Un grand nombre d'enfants américains ont eu la touchante pensée de renoncer à leurs étrennes pour en offrir aux enfants français dont les pères sont mobilisés. Une somme d'environ 10.000 francs a été réunie par eux et adressée à Mme Raymond Poincaré, avec prière d'en assurer la distribution, qui fut faite, hier après-midi, à l'Hôtel de Ville dans la grande salle des fêtes.

L'anniversaire de la bataille de Buzenval



Comme tous les ans, une cérémonie patriotique a eu lieu hier, à Buzenval. Un grand nombre d'anciens combattants de 1870, ainsi que plusieurs Sociétés militaires sont allés en pèlerinage devant le monument commémoratif. Plusieurs discours ont été prononcés.

Les mesures prises en faveur des jeunes gens aux armées

Diverses notes, publiées dans certains journaux, à propos des examens et concours universitaires pour l'année 1915, posent au ministère de l'Instruction publique une série de questions auxquelles il a été déjà répondu, ou croient devoir réclamer des décisions qui ont déjà été prises et portées à la connaissance des intéressés. Il paraît utile, dans ces conditions, de rappeler dans un résumé d'ensemble les mesures qui ont été décidées pour les trois ordres d'enseignement, aussi bien dans l'intérêt des études que dans l'intérêt des jeunes gens qui vont être ou sont déjà soumis aux obligations militaires.

Dans l'enseignement primaire, la 1^{re} session des examens du brevet supérieur sera avancée : la fixation d'une date précise dépend de la date de l'appel de la classe 1916. Pour les aspirantes, l'examen aura lieu à l'époque habituelle (Décision du 30 décembre 1914). Parmi les autres examens et concours de l'enseignement primaire, seront seuls maintenus, cette année, le concours d'admission à l'école de Fontenay-aux-Roses et, pour les jeunes filles seulement, les examens du professorat des écoles normales (lettres et sciences), du certificat de travail manuel et du certificat de gymnastique, degré élémentaire (Arrêté du 30 décembre 1914).

Pour les élèves de l'enseignement secondaire, une session de baccalauréat est prévue avant l'appel de la classe 1916, session dont la date ne sera fixée que lorsque sera connue la date d'appel de cette classe. Seront seuls admis à cette session les jeunes gens appelés sous les drapeaux ; par suite, les ajournés d'aucune autre classe n'y seront admis, s'ils ne sont pas appelés. Aucun programme spécial plus ou moins restreint n'est envisagé pour cette session, mais un large choix des sujets de compositions écrites et l'adaptation des questions orales aux matières indiquées dans le livret scolaire de chaque candidat comme ayant pu être étudiées dans sa classe rendront l'examen équitable pour tous les élèves, quel qu'il ait été le programme ou l'ordre des études suivi par leur professeur (avis de la section permanente du conseil supérieur du 22 décembre 1914). En ce qui touche le concours des grandes écoles, ceux de Saint-Cyr et de Polytechnique ont été supprimés par le ministère de la Guerre. Le ministère de la Marine a décidé que le concours de l'Ecole navale n'aurait pas lieu si la classe 1916 était appelée avant le 1^{er} mai 1915. Les décisions relatives au concours de l'Ecole Centrale et au concours de l'Institut agronomique sont à l'étude au ministère du Commerce et au ministère de l'Agriculture. Seul le concours de l'Ecole Normale supérieure dépend du ministère de l'Instruction publique qui a soumis la question pour avis à la section permanente du conseil supérieur, en sa séance du 15 janvier. La décision ministérielle va suivre et sera communiquée dans le courant de la semaine.

Dans l'enseignement supérieur, les examens, n'étant pas, comme le baccalauréat, la sanction de six ou sept années d'études, mais en général d'une seule année, ne pourront comporter de session spéciale avant l'appel de la classe 1916 que si la date de l'appel de cette classe est assez avancée dans l'année scolaire. Tel est le cas des examens de droit, de médecine, de pharmacie, de la licence en lettres, du P. C. N., de la licence en sciences. Mais, si une session spéciale ne peut être instituée, des mesures réparatrices sont prévues pour la fin des hostilités. — D'autre part, tous les concours d'agrégation de l'enseignement supérieur (arrêté du 28 août) et de l'enseignement secondaire des garçons, de même que les examens des certificats d'aptitude, n'auront pas lieu en 1915 (arrêté du 18 décembre). Seuls sont maintenus les concours pour les candidates à l'agrégation d'anglais, et certificats première et seconde partie (lettres et sciences) et les agrégations (lettres et sciences) pour l'enseignement secondaire des jeunes filles (arrêtés des 11 et 22 décembre). Tel est l'ensemble des mesures qui ont été imposées par le souci de tous les intérêts et des exigences de la défense nationale.

Le gouvernement espagnol et les prisonniers de guerre

Une information de presse a signalé que le gouvernement espagnol avait envoyé à Berlin une mission spéciale ayant à sa tête un diplomate, M. Gaetan de Ayala. Nous croyons savoir, en effet, que le roi d'Espagne, dont on connaît les sentiments généreux, s'est personnellement préoccupé de la situation des prisonniers de guerre. Il a paru à M. de Ayala que le personnel de son ambassade à Berlin n'était pas actuellement assez nombreux pour suffire à la lourde charge que lui impose la représentation des intérêts français, belges et russes. Sur son désir, le ministre d'Etat a alors désigné M. Gaetan de Ayala, qui, en qualité de conseiller d'ambassade, et assisté d'un autre membre du corps diplomatique espagnol, se consacrerait spécialement, sous la haute direction de l'ambassadeur, à toute la partie du service qui concerne les prisonniers de guerre.

Collision entre un tramway et un train de marchandises

Le Havre, 17 janvier (Dépêche de l'Information). — Une violente collision s'est produite la nuit dernière, boulevard de l'Esclapart, entre un tramway se dirigeant sur l'hôtel de ville et un train de marchandises venant des Magasins généraux et rentrant à la gare de la petite ville.

M. Brument, facteur enregistrant, a été tué. Le wallon, nommé Geusselin, et un enfant de quatorze ans, André Brard, qui se trouvaient dans le tramway, sont dans un état désespéré.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

Un grand déjeuner a été offert, à l'occasion du jour de l'an orthodoxe, par S. Exc. le ministre de Grèce et Mme Athos Romanos, à l'hôtel de la légation, en l'honneur de LL. AA. RR. le prince et la princesse Georges de Grèce.

INFORMATIONS

Le colonel Valentin, qui commandait une brigade d'infanterie, vient d'être blessé une troisième fois ; il a dû subir l'amputation de l'avant-bras gauche. Son général commandant d'armée a salué en lui le « type accompli de l'impétuosité la plus insouciance et de l'ardeur la plus audacieuse ».

Le comte Jacques de Massa, lieutenant au 6^e dragons, fils du regretté marquis de Massa et de la marquise de Massa, et frère du duc de Massa, a été l'objet d'une citation à l'ordre du jour ainsi énoncée : « De Massa, lieutenant au 6^e dragons (le 22 août), sur le point d'être cerné par l'ennemi dans un village, a réussi à percer les lignes ennemies à la tête de son peloton et à rallier les forces françaises en posant une rivière à la nage ».

M. Henry Bernatein, tombé malade au Havre, est à présent en convalescence à Deauville.

CERCLES

Scrutin de ballottage avant hier, au Cercle de l'Union. Ont été admis à titre de membres : le prince de Castagneta Caracciolo, premier secrétaire à l'ambassade d'Italie, présenté par le duc Lanza di Camerota et le marquis de Laborde ; M. Emilio Terry, présenté par le comte Stanislas de Castellane et le marquis de Laborde ; le prince de Brancovan, présenté par S. Exc. M. Labovary, ministre de Roumanie, et le marquis de Laborde.

BIENFAISANCE

Hier, à une heure de l'après-midi, a eu lieu, en présence de Mme Raymond Poincaré et de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis, dans les salons de l'hôtel de ville, la distribution des étrennes envoyées par les enfants des écoles des Etats-Unis d'Amérique aux enfants des réfugiés et des soldats mobilisés.

Le comité de l'Alliance médicale franco-hellénique, dont le siège est à Athènes, a fait parvenir à S. A. R. la princesse Georges de Grèce trois cents caisses contenant des produits grecs, ainsi que des sous-vêtements en flanelle confectionnés à Athènes, pour être offerts aux blessés militaires soignés dans les hôpitaux de Paris et de Marseille. (New-York Herald.)

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

Du général de brigade Souquet, de la 2^e section de réserve, décédé, après une longue maladie, dans la petite commune de Roquebrun (Var), où il s'était retiré ;

Du commandant Jules Parent, frère de Mlle Hortense Parent, officier de la Légion d'honneur, ancien combattant de 1870, décédé à Cannes ;

De M. Robert de Cléry, ancien avocat général à la Cour de cassation, le défunt a succombé le 13 septembre, à Aubray-sur-Meuse, en Belgique, où, depuis quelque temps, il s'était retiré ;

De M. Robert Decroix, décédé au Mans, à l'âge de dix-huit ans. Engagé volontaire au 46^e d'artillerie au Mans, il était le fils de M. A. Decroix, conseiller municipal de Compiègne, et le beau-frère du lieutenant de vaisseau Chouquet, actuellement dans l'escadre de la Méditerranée ;

De Mme Marcel de Berde des Forest, née de Riols, décédée à Clermont-Ferrand ;

De la vicomtesse de Millerville, née Alix Devon de Saint-Aignan, décédée en son domicile, 28, rue des Sablons. Elle était la mère du comte de Millerville, lieutenant au 3^e hussards ;

Du comte de Bonadava, décédé à Avignon le 7 janvier ;

De M. Félix d'Harangier de Quincard, commissaire de la marine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décoré des médailles de Crimée, de Chine et de Cochinchine, décédé le 13 janvier, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ;

De la comtesse Orléans-Narbonne, mère du prince Serge Galitzine ;

De Mlle Renée Kraemer-Roine, fille du colonel et de Mme Roine.

Morts au champ d'honneur

Le colonel Simon, du 60^e d'infanterie, commandant par intérim la 34^e brigade.

Le lieutenant-colonel René Bouvier, commandant la 118^e d'infanterie.

Les commandants : Boucheau, du 136^e d'infanterie ; Fernand de Marcy, des zouaves, et son fils, le lieutenant Charles de Marcy, du 10^e hussards.

Le capitaine William Fournié, du 54^e bataillon de chasseurs à pied.

Le lieutenant de vaisseau Paul Gustave Marie Feillet, des fusiliers marins.

Les sous-lieutenants Alberty, du 1^{er} zouaves ; Saint-Angel-Branais, du 246^e d'infanterie ; Bernard Guitot, du 95^e d'infanterie ; Henri Gaynon, du 20^e chasseurs à cheval ; Robert Gazot, du 6^e génie.

L'adjudant Jacques Bessière, du 1^{er} zouaves de marche.

François Bourher, attaché à la Bibliothèque nationale ; Henri Obringer, du 4^e zouaves ; Leon Gallo, du 130^e d'infanterie ; Jacques Laureat.

Le docteur Anastasios, de Patras, engagé volontaire grec en qualité de médecin-major, a été tué à l'ennemi, le 11 janvier, près de Roye (Somme), par une balle de mitrailleuse, au moment où, accompagnant son commandant, il se trouvait d'une main armée de faire à une compagnie de soldats qui se trouvaient isolés du reste des troupes et qui avaient besoin de son secours médical.

Une documentation complète sur la guerre

Cette documentation, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior.

Contre un mandat de 10 francs pour la France et de 15 francs pour l'étranger, on reçoit franco les

Cinq premiers mois de la guerre

qui se composent d'un numéro spécial contenant tous les préliminaires de la guerre d'après le Livre jaune, de deux autres numéros résumant les numéros d'août épuisés, et de la collection de tous les numéros parus du 1^{er} septembre au 31 décembre.

Les expéditions se feront après le 20 janvier ; on s'occupe dès maintenant.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

La matinée

Au concert Mayol. — A 2 h. 15, gala de bienfaisance au bénéfice de l'Œuvre fraternelle des artistes.

A l'Opéra-Comique. — Dimanche prochain, 21 janvier, à 1 h. 30, en raison du grand succès de la dernière matinée, l'Opéra-Comique affiche une nouvelle matinée de Carmen, avec Mmes Chenal et Mathieu-Lutz, MM. Fontaine, Boulogne et Mlle Sonia Pavloff.

Le spectacle se terminera par le Chant du Départ.

Au Trianon-Lyrique. — Jeudi prochain, 21 courant, à 2 heures, une grande matinée de gala au bénéfice des artistes du Trianon-Lyrique et des œuvres de secours, à laquelle seront invités quatre cents élèves des écoles de la ville de Paris. A cette occasion, M. Georges Boyer fera une conférence d'actualité qui sera suivie d'un intermède avec M. Félix Galipaux, Mmes Marguerite Deval et J. de Poumayrac ; enfin, M. Boulogne, le célèbre baryton de l'Opéra-Comique, chantera les Deux Médailles et la Marsillaise.

La matinée se terminera par la Fille du Régiment, que joueront Mlle Jane Morlet et MM. José Théry, Guillemea, Arislade et Mlle Labarthe.

Hommage musical à Joffe. — M. O. de Lagoanère vient de composer, en hommage admiratif au généralissime Joffe, le Réveil de la France, prélude symphonique et marche victorieuse.

Cette composition musicale, qui vient de paraître, est une description imitative de la vie même de nos armées.

Les étrennes des enfants américains aux enfants de nos mobilisés

Un grand nombre d'enfants américains ayant eu la touchante pensée de renoncer à leurs étrennes pour en offrir aux enfants français dont les pères sont sous les drapeaux, une somme d'environ 10.000 francs a été réunie parmi eux et adressée à Mme Raymond Poincaré avec prière d'en assurer la distribution, conformément aux intentions des généreux donateurs.

Ces étrennes ont été distribuées hier après-midi, à l'hôtel de ville, en présence de Mme Raymond Poincaré et de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis.

Mme Poincaré a été reçue à son arrivée à l'hôtel de ville par le président du Conseil municipal, les membres du bureau, les préfets de la Seine et de police et des hauts fonctionnaires de l'administration. M. Sharp attendait dans le cabinet du président du Conseil municipal d'être présenté à Mme Poincaré. Cette présentation eut lieu dans le cabinet du préfet de la Seine.

Lorsque la distribution fut terminée, Mme Raymond Poincaré fut conduite dans une des salles de l'hôtel de ville par le président du Conseil municipal, les membres du bureau, les préfets de la Seine et de police et des hauts fonctionnaires de l'administration. M. Sharp fut remis par M. Milhouard, président du Conseil municipal.

"LE PARAPLUIE du SOLDAT"

29 Rue de Richelieu, 29, PARIS
Grande COUVERTURE imperméable (pelerine) 10 et 15 fr.
COUVRE-NUQUE imperméable, av. protégée unique. 3 et 4 fr.
COUVRE-NUQUE imperméable, pelerine double. 6 et 7 fr.
Envoi franco contre mandat plus 0.60 c. pour port.

LAXATIF MIRATON Seul fabriqué à Châtellayon
2 fr. 50 la boîte (pharmacie)
ou 2 fr. 50 la boîte (Châtellayon)

LES FATIGUES de la Guerre

dépriment parfois tellement les soldats que, sans aucune blessure, sans maladie caractérisée, l'homme tombe anéanti, incapable de tout effort. C'est alors que le Quinium Labarraque est tout indiqué comme le meilleur tonique connu pour rétablir les forces épuisées et rendre au malade vigueur, appétit et santé.

En vente dans toutes les pharmacies ; la 1/2 bouteille, 3 fr. ; la bouteille, 6 fr.

Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

CADEAU La Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, envoie à titre gracieux par la poste une bouteille échantillon de QUINIUM LABARRAQUE à toute personne qui lui en fait la demande de la part d'Excelsior. Joindre 0.30 centimes en timbres-poste pour les frais d'envoi.

SERVICE IMMOBILIER D'EXCELSIOR

Les bureaux de MM. SEE et GENTIL, directeurs du Service Immobilier d'Excelsior, ci-devant 63, rue La Boétie, sont transférés 68, avenue des Champs-Élysées, et ouverte tous les jours de 2 h. 1/2 à 5 h.

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES DE TOUTES NATURES

Certaines occasions intéressantes en ce moment.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

LES GOUMIERS EN BELGIQUE



DETACHEMENT DE PARTANT EN RECONNAISSANCE



UN CAMPMENT DANS LES DUNES

Un secteur du front de bataille en Belgique est défendu par un contingent important de goumiers. Nos vaillants soldats d'Afrique ont, plus d'une fois déjà, livré de furieux assauts aux colonnes ennemies. Celles-ci, récemment encore, ont dû abandonner leurs positions et laisser entre nos mains plusieurs canons dissimulés dans les dunes.